

## Jacques Ferron, côté village

Gilles Marcotte

Volume 12, Number 3-4, octobre 1976

Jacques Ferron

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036633ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036633ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Marcotte, G. (1976). Jacques Ferron, côté village. *Études françaises*, 12(3-4), 217–236. <https://doi.org/10.7202/036633ar>

# JACQUES FERRON, CÔTÉ VILLAGE

Gilles Marcotte

Quand, dans *le Ciel de Québec*<sup>1</sup>, Frank-Anacharcis Scot, fils de Messire Dugald Scot, évêque anglican de Québec, décide de s'enquébecquoiser pour de bon, il s'en va consulter Mgr Camille, ami de son père, homme de bonne compagnie et grand connaisseur en lettres canadiennes-françaises, qui le renvoie à l'abbé Lorenzo Surprenant. L'abbé Surprenant est ethnologue. Celui qui veut changer d'ethnie, ne doit-on pas l'envoyer chez l'ethnologue, comme on envoie celui qui veut changer de religion chez le directeur spirituel, le théologien? Ainsi l'abbé Surprenant, personnage en retrait, moins pittoresque et attachant certes que la plupart de ceux qui peuplent *le Ciel de Québec*, mais déclaré intelligent par l'honorable Chubby — ce qui n'est pas une mince faveur —, joue un rôle déterminant dans l'action du roman : à lui revient de guider les pas incertains du personnage qui, dans le dernier chapitre, dira *je*, assumant dans sa personne les intentions les plus profondes du récit. À vrai dire il n'est pas que le guide de Frank-

1. Editions du Jour, 1969.

Anarcharcis Scot; il est l'intelligence même de tout ce qui se passe dans le roman, où rien n'échappe à sa discipline. Un psychologue ici ne serait d'aucune utilité car les personnages sont dépourvus de toute individualité, ils n'existent qu'à titre de représentants de collectivités, d'ethnies. Un sociologue non plus, car les différences entre groupes humains n'ont rien à voir avec les classes sociales, quoi qu'en pensent Grégoire Gagné et Calliope, séduits par les simplicités du marxisme. Il n'y a pour l'abbé Surprenant — et pour Jacques Ferron, auteur du *Ciel de Québec* — de réalité que dans le peuple, l'ethnie, la tribu. Changer, dans une telle perspective, c'est ou bien changer de tribu, comme le veut faire Frank-Anarcharcis Scot, ou bien revenir à la tribu après s'en être éloigné par l'abstraction ou la peur, comme le fera l'abbé Louis de Gonzague Bessette en devenant le premier curé de la paroisse des Chiquettes<sup>2</sup>.

*Le Ciel de Québec* n'est peut-être pas le meilleur livre de Jacques Ferron; c'est assurément le plus ambitieux, le plus complexe, celui où se manifestent avec le plus de clarté les puissances et les limites de l'œuvre. Aussi bien le point de vue ethnologique n'est-il pas réservé à ce seul roman, bien que l'abbé Surprenant soit l'unique représentant de sa discipline dans la galerie des personnages ferroniens. Partout

2. Mgr Camille, bien sûr, c'est Mgr Camille Roy, professeur à l'Université Laval, critique littéraire, auteur d'une *Histoire de la littérature canadienne* qui a traîné dans tous les collèges et séminaires du Québec durant quelques décennies. L'honorable Chubby : Chubby Power, député de Québec-Sud au Parlement fédéral, qui abandonna son poste de Ministre de l'Air durant la crise de la conscription, en 1944. Mais Jacques Ferron nous prévient que Calliope, mère d'Orphée (Saint-Denys-Garneau) dans le roman, n'a rien à voir avec la mère réelle du poète. L'abbé Surprenant a-t-il existé ? On a tendance à le croire, puisque l'écrivain en parle également dans ses *Escarrouches*, dans *le Saint-Elias* et en d'autres lieux. Quant à Frank Scott, ancien doyen de la Faculté de droit de l'Université McGill, poète, traducteur de Saint-Denys-Garneau et d'Anne Hébert, socialiste modéré, on le rencontre, sous divers noms, dans plusieurs livres de Ferron. En 1972, celui-ci lui donnait son congé, de façon très peu élégante, dans *les Confitures de coing* (Parti pris, 1972) : « Appendice aux Confitures de Coing ou Le congédiement de Frank Archibald Campbell. » Ainsi presque tous les romans de Jacques Ferron sont, en partie du moins, des romans à clés. Il n'est peut-être pas important de connaître les portes qu'ouvrent ces clés; il est utile de savoir que l'auteur aime s'amuser avec des clés.

Jacques Ferron privilégie les ethnies, ces tribus en voie de disparition ou de transformation que sont, par exemple, les Écossais, les Acadiens, les Irlandais et les Québécois. Le Frank Scott qu'il promène de livre en livre, de *la Nuit*<sup>3</sup> au *Ciel de Québec*, est Écossais avant toute chose, essentiellement défini par ce qu'on oserait presque appeler son *écossitude*; et le CDA Haffigan du *Salut de l'Irlande*<sup>4</sup> est Irlandais avant d'être époux, père de famille, enfin *un tel*. En ce qui concerne le Québécois la position de l'écrivain est plus délicate, car d'ordinaire les ethnologues ne pratiquent pas leur métier chez eux, ils vont faire ça ailleurs, aux Îles Hébrides ou dans l'Amazonie. Ainsi le seul prédécesseur de l'abbé Surprenant dans notre littérature, l'Augustin Ménard du roman de Robert de Roquebrune, *D'un océan à l'autre*, n'aurait jamais imaginé de porter aux siens la sorte d'intérêt qu'il vouait aux Sauvages de l'Ouest<sup>5</sup>. Le problème n'est pas celui de l'objectivité scientifique — on sait d'ailleurs avec quelle aisance Jacques Ferron peut disposer d'un tel problème. Il s'agit plutôt de déterminer le genre de rapport qui s'établira entre le narrateur et ce qu'il raconte. Si l'ethnologue s'éloigne de sa tribu pour en faire la description, il perd contact avec la réalité même dont il faut rendre compte; s'il se confond avec elle, comment arrivera-t-il à la voir, à l'analyser? Dans *Salut Galarneau!* Jacques Godbout a pris ce dernier parti, le plus risqué, réunissant l'ethnographe et l'ethnographié en un seul personnage, un seul *je*, ce François Galarneau qui se présente à la fois comme le parfait exemple de sa propre ethnie, avec joul, stand de hot dogs et peine d'amour obligée, offert à la curiosité des touristes américains qui arrivent au Québec par l'Ontario — et comme l'écrivain, celui qui décrit l'ethnie<sup>6</sup>. L'aventure ne peut que tourner mal. À la fin, entouré de son

3. Parti pris, 1965.

4. Editions du Jour, 1970.

5. Robert de Roquebrune, *D'un océan à l'autre*, Fides, 1958 (Paris, 1924). Plus précisément, Augustin Ménard s'intéresse à la philologie et à l'ethnographie indiennes.

6. Sur François Galarneau ethnographe, voir Gilles Marcotte, *Le Roman à l'imparfait*, Editions La Presse, 1976, p. 157 sequ. « Abandonné à moi-même, dit François, j'en ethnographierais un coup » (*Salut Galarneau!*, Editions du Seuil, p. 79)!

mur, François Galarneau est tout égaré : il ne sait plus s'il doit rester dans sa solitude, comme tout écrivain qui connaît les exigences du métier, ou aller se fondre dans l'ethnie, son ethnie, à l'hôtel Canada. L'ethnographe et l'ethnographié n'arrivent pas à coexister pacifiquement dans le même être. Quoi qu'il en ait, le premier, dès qu'il commence à remplir ses cahiers, commence également à se distinguer du groupe, à se préférer ; avec son journal intime il ressemble de plus en plus à André Gide, « un drôle de zèbre qui écrit des phrases à pentures, pour analyser ses sentiments <sup>7</sup> ». Peut-on imaginer Gide à l'hôtel Canada ?

L'écrivain, chez Jacques Ferron, est d'une autre sorte. Plus malin que François Galarneau, il garde ses distances, emmitouflé dans une écriture habile, facétieuse, abondante en ronds-de-mots, qui révèle son métier plutôt que sa personne. L'« arrière-cuisine <sup>8</sup> » où il écrit, d'où il observe son ethnie, fait évidemment partie de la maison ; mais elle marque aussi bien une distance par rapport aux autres pièces de la maison, le salon par exemple où l'on est en représentation, livré au regard d'autrui. Quand l'écrivain utilise la première personne du singulier, il la confie généralement à des personnages qui sont très éloignés de lui-même, soit par l'ethnie (le Frank-Anacharcis Scot du *Ciel de Québec*, le jeune Irlandais du *Salut de l'Irlande*), soit par le métier (le comptable de *la Nuit*), soit par l'âge (la Tinamer de Portanqueu de *l'Amélanchier* <sup>9</sup>). Ou encore, s'il met son propre personnage en scène, c'est presque toujours sous le couvert de son activité professionnelle de médecin, comme dans *la Charrette* <sup>10</sup>, *Coton noir* <sup>11</sup> et quelques-uns de ses *Contes* <sup>12</sup> : « Une fâcheuse compagnie », « Le petit Williams », « La Dame de Ferme-Neuve ». Pas question de mettre ses tripes à nu, de verser dans le journal intime. D'autre part, par l'auscultation et le

7. *Salut Galarneau*, p. 81.

8. Jacques Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Editions du Jour, 1973.

9. Editions du Jour, 1970.

10. Editions HMH, 1968.

11. Editions d'Orphée, 1962.

12. Editions HMH, 1968.

diagnostic le médecin ressemble à l'écrivain, mais la sympathie qu'il éprouve à l'égard de son patient ne le conduit pas à s'identifier à lui dans sa maladie et sa mort. Ainsi, l'ethnologue. Retournons à l'abbé Surprenant et voyons comment il travaille. Au cours d'un voyage en train, dans le Rapide Montréal-Québec, il fait une déclaration d'amour à Madame Casgrain. Serait-ce donc, comme le pense d'abord la dame, « qu'à la longue les travaux intellectuels rendent libidineux » ? Mais non, il se trouve simplement que le vieux prêtre-ethnologue expérimente :

La fin ne justifie pas les moyens, prétendent les soutanes, le droit canon et tout. Moi je me risque comme un vieux fou et j'obtiens des résultats, aussi vrai que les travaux intellectuels ne rendent pas libidineux. Dites-moi, Madame : est-il possible qu'un homme de mon âge et de mon état devienne amoureux à Pont-Rouge de la femme estimable, encore jeune mais appelée à la célébrité, qu'il a eu la bonne fortune de connaître à Saint-Cuthbert, sur le Rapide Montréal-Québec <sup>13</sup> ?

On peut douter que la question ait une portée, ou même un sens, discernables. Elle constitue une de ces énigmes que Ferron aime fabriquer, parfois pour le simple plaisir de plonger son lecteur dans la perplexité, le déconcerter, le déséquilibrer. Mais la question importe moins, ici, que le mode et les raisons du questionnement. En faisant une fausse déclaration d'amour à Madame Casgrain et en notant scrupuleusement les réactions de la dame, l'abbé Surprenant se conduit en parfait ethnologue, en scientifique bon teint. Le procédé ne laisse pas d'être choquant, car ainsi cette dernière devient un simple sujet d'expérimentation, et pour le dire crûment : un cobaye. Cependant les choses ne sont pas aussi simples, et il faut entendre l'abbé Surprenant quand il lance, à la fin : « Je vous aime peut-être <sup>14</sup>. » (Ce « peut-être » qui rejoint l'« incertain » des *Contes* comme une ruse ou un pari inquiet sur l'avenir...) L'abbé expérimente, mais de l'intérieur, immergé lui-même, et le sachant, dans l'ethnie

13. *Le Ciel de Québec*, p. 341.

14. *Id.*, p. 344.

qu'il étudie, complice de son sujet. « Comme un vieux fou », dit-il : fou du roi, fou du village. Souvenons-nous du cartographe des *Contes* : « Parfois il se dit qu'il est fou, d'autres fois se prend pour un prophète<sup>15</sup>. » Fou, prophète, ethnologue, écrivain, quelle différence? Ils ont en commun d'être dans l'ethnie comme n'y étant pas, de proférer sur elle — ou plutôt en elle, du plus intérieur d'elle-même — un discours qui n'est plus tenu par les lois de la bienséance. On n'a pas à se gêner, à mettre des gants blancs, quand on occupe l'« arrière-cuisine ». Tout y devient familier, affaire de famille. Les puissances de ce monde, dépouillées de leur côta-queue, y montrent leurs petits côtés, sympathiques ou non c'est selon — selon les humeurs de l'écrivain, sinon les exigences de la pure vérité.

Cette familiarité, qui est souvent du sans-gêne, l'œuvre entière de Jacques Ferron la manifeste. Il écrit dans *la Chaise du maréchal ferrant*, après avoir disserté sur la famille Goupil : « Cela montre bien que notre pays a un genre familier et qu'on n'en parle bien que dans l'intimité, à la barbe des étrangers, fussent-ils Français de France<sup>16</sup>. » Dans *le Saint-Élias* il note à propos de Mgr Cloutier, comme si ce détail était de la plus grande importance : « Mon père fut son servant de messe<sup>17</sup>. » Jacques Ferron connaît tout le monde, et si ce n'est pas lui c'est son père, ou sa tante, ou bien il en a entendu parler par quelqu'un qui... On n'en finirait pas de citer les noms qui, dans son œuvre, appartiennent à des personnes réelles, vivantes ou décédées peu importe, et qu'il traite avec la familiarité de la commère de village. Tout ce qui vit au Québec lui appartient, par droit de naissance; il se sent libre d'en disposer à sa guise. Le diable même, dont il fait un *bon diable*; et Dieu, avec qui Mgr Camille, dans *le Ciel de Québec*, s'entretient couramment, comme avec une personne de son rang et de sa compétence. (Dieu est puissant, certes, mais aurait-il eu la patience et le courage d'écrire une *Histoire de la littérature canadienne*, plusieurs fois rééditée? On peut

15. *Contes*, p. 65.

16. *La Chaise du maréchal ferrant*, Editions du Jour, 1972, p. 63.

17. *Le Saint-Elias*, Editions du Jour, 1972, p. 34.

en douter.) Quant aux étrangers, Irlandais, Écossais, Allemands, on les québécoise en deux temps trois mouvements, de gré ou de force; à cette seule condition ils peuvent entrer dans l'œuvre de Ferron, devenus familiers. Il n'est pas jusqu'aux grands personnages de l'histoire, du mythe ou de la littérature qui ne soient embrigadés dans l'historiette québécoise, de Mithridate à Orphée, d'Isou Manichou à Ulysse, de Faust à Samuel Butler, le célèbre auteur d'*Erewhon*, qui apparaît dans *la Nuit et le Saint-Élias* grâce à la circonstance providentielle d'un bref séjour qu'il aurait fait à Montréal. À vrai dire Samuel Butler ne fait que passer; si Ferron le reçoit dans la chambre d'ami, il accueillera mieux encore un homme venu de plus loin que Londres, le Torontois Northrop Frye, auteur de *l'Anatomie de la critique*: l'ayant trouvé sympathique, il en fera l'aimable lapin de *l'Amélanchier*<sup>18</sup>. Critique à Toronto, Northrop Frye est lapin au Québec. « Il faut, dit le docteur Fauteux, étudier les termes dans le contexte de Batiscan<sup>19</sup>. »

Le « contexte de Batiscan », c'est — on l'aura deviné! — le contexte villageois. Le village, extension de la famille, est par excellence le lieu dont parle Ferron, le lieu d'où il parle, le lieu où se parle le ferronien. Par village, entendons: Batiscan, Sainte-Catherine, Saint-Justin de Maskinongé, mais aussi le Ville-Jacques-Cartier (ou le Longueuil) des *Contes* et de *Cotnoir*, le Saint-Lambert du *Salut de l'Irlande*, saisis par l'écrivain au moment où le développement ne les avait pas encore arrachés à leur vocation villageoise, et même le Québec de tel gros roman. (« Tu te tenais à Québec, dit le diable à Jean Goupil, où il ne se passe pas grand'chose. À Montréal, Jean Goupil, c'est différent<sup>20</sup>. ») Tout se passe dans ce lieu « où il ne se passe pas grand'chose »; s'il y a une vérité de l'ethnie québécoise elle ne doit pas être cherchée ailleurs, car là seulement elle se trouve dans toute sa pureté, parfaitement homogène, non polluée par les influences étran-

18. Sur Northrop Frye, voir *Escarmouches, La longue passe*, Leméac, 1975, t. 2, p. 96-97.

19. *Le Saint-Élias*, p. 55.

20. *La Chaise du maréchal ferrant*, p. 170.



gères — ou, s'il s'en présente, les assimilant promptement à sa propre substance. Qui, mieux que l'assimilé Chubby Power, pourrait le comprendre? C'est avec malaise qu'il entend Calliope, son ancienne secrétaire, mère d'Orphée dont il est le « parrain », et tournée communiste, déblatérer contre ces villages où l'on confond « l'organisation sociale et celle de la nature », au détriment de la lutte des classes<sup>21</sup>. Le discours de Calliope, pense l'honorable Chubby, est tout à fait cohérent, logique; mais, à bien y penser, cette cohérence même inquiète le politicien, cohérence de gens pressés d'en finir avec les problèmes concrets et qui vont chercher en Europe des solutions toutes faites. Il n'est pas loin de penser, comme le docteur Fauteux, qu'il faut « étudier les termes dans le contexte de Batiscan ». Ou, comme Marguerite Cossette, qu'il n'y aurait qu'une façon « de prendre possession du monde » — mais les ambitions du politicien ne vont peut-être pas jusque-là — et « ce serait de retourner à Batiscan<sup>22</sup> ». Retourner au village, donc, pour refaire l'ethnie : on ne saurait imaginer de plaider plus direct, plus passionné, pour les structures traditionnelles du Canada français. Le village que chante Ferron est bien la *folk-society* dont les sociologues nous répètent, depuis quelques décennies, qu'elle représente un passé révolu, miné par la ville et la société industrielle : une société fortement hiérarchisée, soudée par quelques valeurs fondamentales, où les rôles sont distribués une fois pour toutes, pour tout dire une tribu<sup>23</sup>. Il n'est pas indifférent que la seule collectivité avec laquelle les marins du Saint-Élias, au cours de leurs pérégrinations, aient fait échange, soit une tribu africaine. Il n'est pas indifférent non plus que le chanoine Tourigny soit « curé inamovible<sup>24</sup> » de Batiscan et que le

21. *Le Ciel de Québec*, p. 97.

22. *Le Saint-Élias*, p. 186.

23. Sur l'application de la notion de *folk-society* à la société canadienne-française, voir Robert Redfield, « La culture canadienne-française à Saint-Denis », dans *la Société canadienne-française, études choisies et présentées par Marcel Rioux et Yves Martin, Hurtubise-HMH*, 1971. Ce n'est pas par hasard que le village de « La vache morte du canyon », Saint-Justin, porte le nom d'un des villages étudiés par un de nos premiers sociologues, Léon Gérin. Jacques Ferron cite Gérin dans *le Saint-Élias*, p. 76.

24. *Ibid.*, p. 108.

Révérénd Godfrey, presque aussi répandu dans l'œuvre de Ferron que Frank Scott, soit considéré « comme une manière de vieux sorcier <sup>25</sup> ». Ethnologue autant et plus que l'abbé Surprenant, Jacques Ferron voit le pays comme un village, et le village comme une tribu, sur laquelle règnent les trois puissances inamovibles, le chargé des âmes (le curé), le chargé des corps (le médecin) et le chargé des choses (marchand ou gros agriculteur). On sait d'ailleurs qu'il n'apprécie guère la grande ville, masse inorganisée, lieu des rencontres furtives, inessentiels. Il le dit assez clairement dans un de ses contes, « Le Pont » :

Le soir, j'avais la mauvaise habitude d'oublier ma clientèle et de changer de monde en changeant de rive. Le pont était au milieu de ce partage, divisé lui-même par son architecture et selon mon orientation. Lorsque je l'abordais par le sud, traversant vers le nord, à cause de son armature en-dessous du tablier, je n'avais guère l'impression de quitter la rue. Je passais à ciel ouvert jusqu'à l'île Sainte-Hélène. Là, il me semblait que déjà j'entraais à Montréal. Je ne prenais plus garde au pont, tout à ma hâte de rencontres dont j'attendais beaucoup. Mais, au retour, fatigué, déçu, il s'imposait à ma vue par sa superstructure et l'admirable enchevêtrement de ses poutres d'acier. La nuit le fermait comme une cathédrale. Je m'y engageais avec remords, regrettant le temps perdu et les devoirs oubliés. La haute voûte noire finissait en s'ouvrant sur les feux des plus basses étoiles et les lumières de la plaine qui s'étend de Longueuil à Chambly, de Saint-Lambert à Saint-Amable, feux et lumières diversement groupés selon les constellations, les petits villages et les grands faubourgs. Les monts Saint-Bruno, Belœil et Rougemont dressaient de sombres massifs au milieu de ce scintillement. Cette vue me réconciliait avec ma rive. Chaque fois, je me jurais de ne plus la quitter <sup>26</sup>.

Le pont qui va à Montréal est une rue, une simple rue, celui qui en revient est une cathédrale; et ce ne sont pas seulement ses « devoirs » que le narrateur retrouve en regagnant la rive sud, mais le sens même du monde, de son monde. La vérité et la beauté, pour Ferron, logent décidément côté village.

25. *La Chaise du maréchal ferrant*, p. 48.

26. *Contes*, p. 48.

À partir de ces observations, il peut sembler raisonnable d'affirmer que s'exprime là une idéologie de conservation, une idéologie passéiste, dont notre littérature nous a déjà donné plus d'une illustration. La voix essentielle de l'œuvre ferronienne ne serait-elle pas celle de la « vache morte du canyon », qui beugle « vers un inaccessible Trompe-Souris », qui demande contre toute vraisemblance son rapatriement dans la paroisse natale? Ferron a beau écrire, dans *le Saint-Élias* :

On ne saurait finir dans le passé car le temps n'a qu'un mouvement; il vient du passé, passe par le présent et va vers l'avenir. On ne remonte pas à l'ancien, on en repart et l'on rejoint sous l'aiguille de la montre les gens de peu de mémoire qui ne sont que des animaux<sup>27</sup>;

et, dans « Suite à Martine », se souvenant de l'Évangile :

Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, car la pièce emporte une partie du vêtement, et la déchirure en devient pire. On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres<sup>28</sup>...

il reste que les vieilles outres, le village, la paroisse, le rang, exercent dans son œuvre une irrésistible fascination. Certes les marins du Saint-Élias, admirable bateau, brisent « l'érou du Golfe » qui est « l'érou de notre pays<sup>29</sup> » et vont à la rencontre du vaste monde; il faut noter cependant que la relation s'établit de village à village, supprimant toute possibilité de médiation par la ville et les signes patents de la civilisation industrielle<sup>30</sup>. On voit que, dans un tel schéma, la sociologie du changement — telle en particulier qu'on l'a souvent pratiquée à propos de notre société et de notre littérature — ne peut qu'être profondément malheureuse. Aux questions qu'elle pose, l'œuvre de Ferron donne apparemment la pire réponse qui soit, la plus discréditée, celle de l'*agri-*

27. *Le Saint-Élias*, p. 181.

28. *Contes*, p. 131.

29. *Le Saint-Élias*, p. 19.

30. Comment ne penserions-nous pas ici au « village global » de ce Marshall McLuhan que Ferron poursuit d'une si tenace détestation? Entre l'électricité et la lampe à l'huile, l'opposition semble irréductible; mais Batiscan ne rencontrerait peut-être pas le village africain si le monde n'avait, globalement, la forme d'un village. Ferron n'est-il pas plus meluhalien qu'il ne voudrait l'avouer?...

*culturisme*. Ou, plus justement, nous dirons qu'elle ne répond pas. Comme nous l'avons souligné, le point de vue qui commande l'œuvre n'est rien moins que sociologique. Le sociologue est romancier ; l'ethnologue est conteur<sup>31</sup>. Et le conteur est, ne peut être que l'homme du village, de la forme fixe, des rôles inamovibles, de la vie réglée, de la tradition, du rite, de la cérémonie : la forme même qu'il a choisie le lui impose. Est-ce dire qu'il est confit dans le passé ? que ses réflexions sur le temps qui passe et la nécessité du renouvellement ne sont que des déclarations de principe, de faux gages donnés à l'idéologie du progrès ? Non pas. Le conteur authentique est vraiment, selon la formule de Novalis, « un visionnaire du futur », mais il le modèle d'une autre façon que le romancier ; il retourne à l'ancien, moins pour se ressourcer dans l'originel que pour y trouver les images qui lui permettront de pratiquer, dans le tissu trop serré du présent, la brèche qui ouvre sur le possible.

Pas plus que le conte, auquel il est associé, le village n'est donc une « forme simple<sup>32</sup> ». Il se conjugue à plusieurs temps, sur plusieurs modes ; c'est un lieu de métamorphoses. Sa notion générale se relativise, se distribue dans des avatars divers : Batiscan, village québécois traditionnel, respectable, mémorable, pierre d'assise de la société — comme le Sainte-Catherine et le Saint-Magloire du *Ciel de Québec* et le Saint-Justin de « La vache morte du canyon » ; Longueuil ou mieux Ville-Jacques-Cartier, Saint-Lambert, grandes banlieues, lieux mixtes, incertains, donnant à la fois sur la ville et la campagne, et dans lesquels on peut voir les plaques tournantes de ces échanges dont rêve l'auteur de « Suite à Martine »<sup>33</sup> ; Québec

31. Et, comme le note justement Jean Marcel, « toute l'œuvre de Ferron peut être logée à l'enseigne du conte, en dépit des rubriques « roman » et « théâtre » sous lesquelles les éditeurs ont fait paraître plusieurs de ses écrits » (Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, Éditions du Jour, 1970, p. 62).

32. On aura reconnu l'expression d'André Jolles : *Formes simples*, Éditions du Seuil, 1972. Il va sans dire que c'est par analogie que nous l'appliquons à la forme « village ».

33. « La campagne entrainait dans la ville pendant que le vagabond, son sac sur le dos, en sortait. Il y avait échange d'esprit et de santé entre la ville et la campagne. Les échanges ont cessé. La ville a gardé

même, ainsi qu'on l'a vu plus haut, le Québec du *Ciel* et de *la Chaise du maréchal ferrant*, où « il ne se passe pas grand'chose », village en ce que, comme à Batiscan (par opposition à Trois-Rivières) on n'y entend pas la langue des Romains<sup>34</sup>. Ces villages, aussi bien, ne ressemblent pas tout à fait à ceux que nous a légués l'idéologie de conservation, les villages paisibles, idylliques, d'un Adjutor Rivard, d'un Marie-Victorin ou d'une Blanche Lamontagne-Beauregard. Les puissances d'en-bas y jouent un rôle considérable. Batiscan ne serait pas Batiscan sans la demi-sauvagesse Marguerite Cossette qui débauche le vicaire et pousse son fils à devenir un flamboyant coureur de jupons, sans l'incroyant docteur Fauteux et son suicide; et Québec se définit par la rue Saint-Vallier, où exercent ces demoiselles, tout autant que par la rue Saint-Paul. Il arrive même qu'un village entier soit appelé à incarner les puissances d'en-bas : voir, dans *le Ciel de Québec*, le village des Chiquettes. On le trouve au confluent du ruisseau des Chians et de la rivière Etchemin, près de Québec, et il s'élève « sur l'emplacement du campement d'été d'une tribu mal identifiée, soit abénakie, soit etchemine, soit malécyste<sup>35</sup> ». On a même supposé, précise Mgr Camille, que cette tribu « réunissait des émancipés de ces trois nations auxquels se seraient joints des émancipés de la nôtre ». Or ce « village de peu de renommée » fait partie de la paroisse de Saint-Magloire, paroisse honorable entre toutes, à l'égard de laquelle, selon le sagace Mgr Camille, il joue un rôle essentiel :

D'après lui, ce petit village et cette grande paroisse formaient le couple bon lieu — mauvais lieu qui se retrouvait partout alors au Québec dans l'opposition du grand village et du petit village, du village d'en-haut et du village d'en-bas.

son bien, la campagne le sien, avec le résultat qu'elles ont tout perdu et l'esprit et la santé. L'un ne va pas sans l'autre. Il y a des échanges nécessaires » (*Contes*, p. 127).

34. En parlant de la langue des Romains, dans *le Saint-Elias*, Ferron fait d'une pierre deux coups: il vise la langue anglaise, et l'influence de l'Eglise romaine, de l'ultramontanisme. Le chanoine Tourigny, note-t-il, « faisait partie d'une église nationale que le papisme allait désenchanter » (*le Saint-Elias*, p. 156).

35. *Le Ciel de Québec*, p. 25.

— ... Le bon lieu se définit par opposition au mauvais. La proximité de celui-ci permet à qui dispose de l'avantage de vivre dans le bon de venir y commettre ses inévitables péchés. Dans ce système, à proprement parler manichéen...

— ... Hérétique ! cria Mgr Cyrille.

— ... le bon lieu n'est jamais souillé et le mauvais prend sur lui les péchés des deux. La bonne réputation de la paroisse de Saint-Magloire dépend de la mauvaise réputation du village de Chiquettes <sup>36</sup>.

Tout ou presque, dans *le Ciel de Québec*, passe par les Chiquettes. C'est là que se rendent, au début du roman, le Cardinal et les deux Monseigneurs, Camille et Cyrille, conduits par le chauffeur Aurèle, ancien collaborateur de Mgr Turquetil en Terre d'Aurélie. Leur voiture s'embourbe dans le ruisseau des Chians, d'où ils seront tirés par les villageois ; après quoi le Cardinal et la « capitainesse » échangeront de beaux et grands discours (on ne parle bien que dans les villages, et lorsque la parole s'échange entre le plus noble et le plus humble). C'est là encore, dans le village des Chiquettes, que le député Ducharme va chercher des « travailleurs d'élections » durs à l'ouvrage et pas regardants sur les moyens. C'est là que l'abbé Louis de Gonzague de Bessette, vicaire de Saint-Magloire, trop pressé d'établir le Royaume de Dieu sur terre, trouvera son chemin de Damas : après un séjour à l'hôpital psychiatrique de Mastai, pour guérir sa peur des chiens et du péché, il deviendra le premier curé de la nouvelle paroisse des Chiquettes. Une telle convergence fait soupçonner que la théorie de Mgr Camille Roy sur le village d'en-bas est un peu courte. On n'y va pas que pour se délester des « inévitables péchés » ; les Chiquettes sont le lieu de la rédemption, du salut, de la nouvelle naissance. L'aventure de Frank-Anacharcis Scot nous le fera bien voir.

Fils de Dugald Scot, évêque anglican de Québec, et mû par un désir apostolique de bon aloi, il s'en est allé d'abord dans l'Ouest pour convertir les Esquimaux au christianisme. Il en revient peu content, ayant perdu la foi. (J'en passe des

36. *Le Ciel de Québec*, p. 26.

bouts; car le retour de Scot, en compagnie de son quasi-homonyme francophone le métis Henry Sicotte, qui tous deux conduisent un troupeau de chevaux de l'Ouest au docteur Cotnoir de Sainte-Catherine, dont la fille unique aime Orphée, n'est pas une randonnée toute simple.) Or cet homme a pour ainsi dire la conversion dans le sang. À défaut de convertir les autres, il se convertira lui-même; et plutôt qu'à une religion, il se convertira à une ethnie, la québécoise. Il commence par franciser son nom, ce qui est doublement ridicule puisqu'il est à peu près impossible de prononcer correctement François-Anacharcis, et que de toute manière dans la bonne ville française de Québec les prénoms anglais (surtout doubles) font prime. On le voit, durant quelques chapitres, rôder dans les lieux privilégiés du *Ciel de Québec* : au séminaire, chez Mgr Camille; puis, avec lui, rendant visite à l'abbé Bessette à Mastā; avec Mgr Camille encore, chez le curé Rondeau, à Sainte-Catherine, où le docteur Cotnoir est devenu comme fou à cause de la mort de sa fille. Mais aucun de ces lieux, pourtant riches de sens, n'est celui de sa propre conversion, de son enquébecquoisement. « Il faudra, lui dit l'abbé Surprenant, le faire par le bas, dans les petites maisons où les plafonds ne sont guère plus hauts que le toit d'un iglou<sup>37</sup>... » Non par le ciel, mais par l'enfer — ou son antichambre —, qui du reste a des douceurs, ainsi que François-Anacharcis le découvre en passant une nuit fort bien remplie à l'hôtel des Voyageurs. Le voici, enfin, cheminant vers le village des Chiquettes, prenant définitivement « parti pour les petits villages contre les grands<sup>38</sup> ». Et alors, que de merveilles, que de miracles! François Scot annonçant aux Chiquettes la venue de leur premier curé, l'abbé Louis de Gonzague Bessette, n'est-ce pas Jean-Baptiste (mais oui, le nôtre!) préparant les voies du Seigneur? Il se révèle d'ailleurs — Joseph à Moïse à Chrétien l'avait pressenti — qu'il était parti de Québec à l'heure exacte où mourait la « capitainesse » Eulalie, qui donnera son nom à la nouvelle paroisse. Et que le Christ est déjà sur place, dans la peau d'un superbe bébé appelé Rédempteur

37. *Le Ciel de Québec*, p. 354.

38. *Id.*, p. 234.

Fauché<sup>39</sup>, fils de Joseph et de Marie, laquelle l'a conçu de Papa Boss. Manque-t-on de moyens de transport pour la construction de l'église? Le métis Henry Sicotte arrive à point nommé avec les chevaux du docteur Cotnoir qu'il reconduit dans l'Ouest... Tout se terminera dans la splendeur de la Fête-Dieu. « Et la cérémonie sera réussie, fastueuse, populaire et joyeuse, au milieu d'un grand déploiement de couleurs et de verdure avec un temps radieux et le concours des plus hautes personnalités du pays, le cardinal-archevêque de Québec, ses prélats, ses chanoines, le Très-Honorable Arnest, le député Chicoine, le sénateur Lesage et l'honorable Maurice Duplessis qui, en cette occasion, se montrera de plus grande taille que les Olympiens<sup>40</sup>. » Le petit village accueillera le grand et sera accueilli par le grand dans ce « ciel de Québec » où les humbles non seulement ont place autant que les puissants, mais encore détiennent — par leur humilité même, leur situation au bas de l'échelle sociale — le secret de la Rédemption.

Voilà certes un noble et grand mythe, qui conjugue de manière inattendue deux constantes de l'imaginaire québécois, la religieuse et la villageoise, en leur donnant de vastes proportions. N'est-il pas significatif aussi bien que l'avènement de ce mythe soit préparé, raconté (à la première personne) par un étranger en voie d'assimilation, d'enquébecquoise-ment? Comme si le village québécois ne pouvait naître que par la rencontre de l'autochtone et de l'étranger, de ce qui est là depuis toujours et de ce qui arrive... Mais le mythe

39. On comprend que Ferron ait été séduit par le nom de Rédempteur Fauché. Il ne l'a pas inventé, mais trouvé dans un fait-divers des années 1960. Voici : « Ovila Boulet, un journalier de 52 ans, a causé la plus vive émotion, hier matin, au Palais de Justice de Québec, quand il a déclaré sous serment, devant le juge Achille Pettigrew, de la Cour des sessions de la paix, qui présidait l'enquête préliminaire de Moïse Darabaner dans l'affaire de l'incendie de la maison de Mme Cora-B. Cyr, à Saint-Lambert, comté de Lévis, qu'il a vu un certain André Lamothe — « le chef de la gang » — actuellement détenu au quartier général de la PP à Montréal abattre un présumé complice répondant au nom de Rédempteur Faucher, dans le bois de St-Gilles, comté de Lotbinière, au début de mai dernier » (*la Presse*, mercredi 6 octobre 1965, p. 8). Et vive l'érudition!...

40. *Le Ciel de Québec*, p. 404.



christique n'occupe qu'un des pôles de la mythologie générale du *Ciel de Québec*; l'autre est constitué par le mythe d'Orphée — et il porte le signe du doute, de la souffrance, de la négativité. Orphée, c'est l'écrivain, le poète : Saint-Denys-Garneau. Il habite, à Sainte-Catherine — nous y avons déjà rencontré le curé Rondeau et le docteur Cotnoir —, un ancien manoir où il se consume à écrire des poèmes de plus en plus désespérés. Telles sont, précisément, ses fautes : 1) habiter le manoir, c'est-à-dire l'extrême du village d'en-haut, sans communication possible avec le village d'en-bas ; 2) écrire des poèmes, c'est-à-dire pratiquer la forme de littérature qui semble avoir les rapports les plus aléatoires avec la réalité physique et humaine du pays ; 3) enfin, fuir le « charivari <sup>41</sup> » de la vie quotidienne et n'être pas capable d'aimer les êtres réels. Orphée perd donc Eurydice une première fois en refusant de l'accompagner dans sa folle chevauchée sur le plus beau et le plus farouche des chevaux de l'Ouest, l'Étoile Blanche ; et, par pusillanimité encore, par peur de la vie, il la perdra une deuxième fois au sortir des enfers où il est allé la chercher. L'acte d'accusation, on le voit, est extrêmement chargé ; il le serait encore plus si l'on s'épuisait à reproduire tous les ragots que Jacques Ferron colporte sur Saint-Denys-Garneau, dans *le Ciel de Québec* et dans ses autres livres, ragots qu'il tire en grande partie de l'ouvrage de Robert Charbonneau, *Chronique de l'âge amer* <sup>42</sup>. Une telle hargne, si longtemps soutenue, participe de l'obsession ; et l'obsession révèle l'ambiguïté d'une relation amour-haine. N'est-on pas amené, par ces multiples dénonciations, à penser que Ferron voit dans Saint-Denys-Garneau la fragilité, le risque même de la parole — de toute parole, y compris la sienne ? La poésie des *Regards et jeux dans l'espace* s'écrit, en effet, dans ce « fond de l(a)

41. *Le Ciel de Québec*, p. 392 : « Orphée, dit Eurydice, serais-tu venu me chercher au pays des morts pour me fuir à nouveau comme tu as fait quand j'étais vivante ? Vite monte, et tant pis pour le charivari ! »

42. Robert Charbonneau, *Chronique de l'âge amer*, Éditions du Sablier, 1967. L'auteur, qui fut un des directeurs-fondateurs de la revue, raconte dans cet ouvrage l'histoire du « groupe de la *Éclève* ». Le poète Saint-Denys-Garneau y paraît sous le pseudonyme d'Olivier Cromaire.

vie » dont parlent les vers d'Apollinaire cités au début du *Ciel de Québec* :

Les étincelles de ton rire  
dorent le fond de ta vie  
C'est un tableau pendu  
dans un sombre musée  
Et quelquefois tu vas le  
regarder de près.

Par rapport à ce « fond », où l'écriture est toujours menacée de se perdre, de s'égarer — de se « déterritorialiser », selon l'expression de Deleuze et Guattari <sup>43</sup> —, où sans cesse Orphée perd Eurydice, l'œuvre de Ferron manifeste des mouvements contradictoires. D'une part elle s'avoue fascinée par la perte, par l'envers du monde, la nuit des forces obscures, de l'âme retrouvée <sup>44</sup>, du désespoir ou de la mort (il n'est peut-être pas de plus belles pages, dans cette œuvre, que celles où le curé Tourigny improvise, à l'extérieur de l'église, une cérémonie à la mémoire de son ami le docteur Fauteux, qui s'est suicidé), par la misère et les langages errants de la folie <sup>45</sup>. Fou du roi, fou du village, l'écrivain participe également de cette folie : n'est-il pas de ceux qui, comme le dit le brigadier Campbell, « parleraient tout seuls », « sans personne pour les contrarier <sup>46</sup> » — fou de mots, les polissant comme de beaux cailloux ? Mais à cet écrivain s'en oppose un autre, sec, méfiant, souvent médisant, qui ne laisse pas le premier s'aventurer trop loin sur les terres mouvantes de l'écriture. C'est celui-là, le

43. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, Pour une littérature mineure*, les Editions de Minuit, 1975. Le mot ferait horreur à Ferron : d'abord parce qu'il est fort laid ; ensuite parce qu'il désigne un mouvement contre lequel l'écrivain passe beaucoup de temps à se défendre. Le « pays » (le territoire) est « incertain », certes ; mais on y tient mordicus, comme à une sorte de sens premier dont l'abandon précipiterait tout le langage dans l'incohérence et l'abstraction.

44. « J'avais retrouvé, dit François Ménard, mon âme perdue, après une longue maladie, mon âme rêveuse et un peu folle, ma sœur nocturne qui transforme en coquille d'œuf les apparences trop claires » (*la Nuit*, p. 121-122).

45. Voir le garçon dont s'occupe le médecin, dans *Cotnoir* ; la lettre d'amour d'Aline Dupire, internée à l'asile, dans *les Roses sauvages*, Edition du Jour, 1971 ; la « folle » de « Retour à Val-d'Or », dans *les Contes* ; et cetera...

46. *Le Ciel de Québec*, p. 161.

paysan madré, l'habitant des « trente arpents », l'homme à syntaxe, à pentures, à cloisons, qui remplit l'œuvre de noms connus, d'allusions plus ou moins sybillines à la petite ou à la grande histoire, comme si par là il s'assurait d'un lien indéfectible avec le réel. Rien ne le convainc qu'il ne puisse, pour ainsi dire, toucher du doigt. Il lui faut des *petits faits*. Il n'écrit pas l'histoire, mais des « historiettes<sup>47</sup> » ; il ne livre pas des batailles, mais des « escarmouches » ; il ramène tout à la sagesse culinaire de l'« arrière-cuisine ». Des poètes, des faiseurs de nuages, il se méfie, ou ne sait trop que penser. Il parle de Nelligan comme d'un poète à la culture « purement livresque », répétant les propos de Mgr Camille Roy<sup>48</sup> ; puis, ailleurs, le présente bravement comme un écrivain « engagé<sup>49</sup> » ! Il admire le poète d'*Arbres*, Paul-Marie Lapointe, mais les poèmes qu'il cite le plus volontiers sont de vieilles choses oubliées, qui relèvent de la « petite histoire » plutôt que de la poésie. Il veut bien reconnaître à Saint-Denys-Garneau le mince mérite d'avoir décrit les paysages de Sainte-Catherine ; le reste, c'est-à-dire la poésie, l'aventure du langage, l'expérience de la perte, n'est pour lui que fumisterie, divagations, complaisance à soi.

À ce paysan cancanier, qui refuse obstinément de quitter, ne fût-ce que d'une semelle, sa glèbe natale, qui préfère l'éloquence à toute forme de poésie — Jacques Ferron a écrit les plus beaux sermons de la littérature québécoise —, nous sommes redevables de bien des plaisirs, car il a la langue extrêmement bien pendue. Mais c'est lui, également, qui plonge souvent l'œuvre dans l'hermétisme : non pas le grand mais le petit, l'hermétisme du particulier, de ce qui ne se trouve que dans un temps et dans un lieu, l'hermétisme du détail. Quoi de plus hermétique en ce sens que le village, quand il ne veut reconnaître d'autre réalité que ses petites affaires, ses rumeurs, ses habitudes, ses rites ? Jacques Ferron, on l'a vu, tente d'en faire un lieu de métamorphoses, de

47. Jacques Ferron, *Historiettes*, Éditions du Jour, 1969.

48. *Escarmouches*, t. 1, p. 53.

49. *Id.*, t. 2, p. 141.

renaissances ; la tentative réussit mieux dans les récits brefs, les *Contes* par exemple, que dans un gros roman comme *le Ciel de Québec*, où le mythe christique et le mythe d'Orphée, surchargés d'intentions et d'allusions, s'abîment souvent dans le bavardage. Il n'est guère de roman dans son œuvre, même parmi les meilleurs, les plus ouverts, qui ne bute de temps à autre sur la limite villageoise, le raconter, qui ne s'enferme comme une huître dans la coquille de la « petite histoire » et de ses obsessions particulières. Dans un moment d'enthousiasme, justifié sans doute par les plus belles pages de Ferron, Jean Marcel a parlé des *Mille et une nuits* : « Grâce à Jacques Ferron le pays du Québec est désormais une terre aussi fabuleuse que l'Arabie. L'opération demandait certes de l'audace, mais elle a réussi. Si bien qu'il ne serait plus convenable désormais de dresser la géographie du pays sans tenir compte du cataclysme considérable que son œuvre a provoqué<sup>50</sup>. » À quoi l'on peut objecter que notre lecture des contes arabes n'a rien à voir avec le « pays », l'Arabie réelle ; que l'Arabie des contes joue dans notre imaginaire le rôle d'un simple *ailleurs*, où nous nous reconnaissons mêmes et autres. À cette Arabie de convention, je doute que corresponde un Québec de convention, porté par Jacques Ferron jusqu'au point de cristallisation où il deviendrait en quelque sorte le Québec de tous, un lieu imaginaire complet. C'est encore un *Québec à nous* que celui de Jacques Ferron, et peut-être n'est-il qu'à nous, peut-être l'écrivain n'a-t-il pas vraiment brisé « l'écrrou du Golfe » et pris le large. Nous nous y promenons comme en pays connu, saluant ici et là un personnage de notre connaissance, retrouvant nos vieux rêves, fidèlement reproduits mais aussi réinterprétés par une fantaisie, une liberté d'allure, un sens du langage qui font également partie de nos rêves et de nos désirs. Aucune œuvre de notre littérature ne comble mieux le vœu que formulait, il y a plus d'un siècle, Octave Crémazie :

Quand le père de famille, après les fatigues de la journée, raconte à ses nombreux enfants les aventures et les accidents de sa longue vie, pourvu que ceux qui l'entou-

50. Jean Marcel, *op. cit.*, p. 13.

rent s'amuser et s'instruisent en écoutant ses récits, il ne s'inquiète pas si le riche propriétaire du manoir voisin connaîtra ou ne connaîtra pas les douces et naïves histoires qui font le charme de son foyer. Ses enfants sont heureux de l'entendre, c'est tout ce qu'il demande.

Il en doit être ainsi de l'écrivain canadien. Renonçant sans regret aux beaux rêves d'une gloire retentissante, il doit se regarder comme amplement récompensé de ses travaux s'il peut instruire et charmer ses compatriotes, s'il peut contribuer à la conservation, sur la jeune terre d'Amérique, de la vieille nationalité française<sup>51</sup>.

Crémazie, il est vrai, n'écrivait pas ces quelques lignes sans une nuance de regret; il avait imaginé autre chose, un Canada accédant par sa littérature à quelque existence mythique, comme l'Amérique de Fenimore Cooper (ou, dirait aujourd'hui le romancier du *Ciel de Québec*, l'Amérique d'Asturias<sup>52</sup>). Ce regret, il nous arrive de l'éprouver en lisant ou relisant Jacques Ferron : tantôt agacés par les interminables bavardages, les sourires en coin et les petites énigmes de l'habile homme; tantôt séduits par la souveraine aisance du conte et de la chronique, emportés même jusqu'aux frontières de l'épique. Mais l'écrivain a fait ce qu'il voulait faire : « L'important, a-t-il écrit, est d'avoir une littérature déconcertante poussant sur une langue vivante<sup>53</sup>. »

51. *Poésies de Octave Crémazie*, Librairie Beauchemin, 1972, p. 50-51.

52. Dans le *Ciel de Québec*, le dieu amérindien Iou Manichou annonce à François-Anacharcis Scot « qu'après avoir été un personnage comme un autre dans la relation présente il en deviendrait l'auteur et meilleur auteur que le brave Ecossais qui a écrit *Two Solitudes* » (p. 376). Il ajoute, cependant : « C'est mieux que ce que tu étais mais tu ne seras jamais, pauvre François, l'égal nordique de Maître Asturias. » Dommage; pour François, ou pour Jacques ? Pour nous, sûrement.

53. *Escarmouches*, t. 2, p. 64.